

Jamal Valizadeh aux JO 2024 : un lutteur invétéré à la poursuite de son rêve olympique

Simon Roger

« Athlètes en exil » (2/6). Originaire du Kurdistan iranien, le pugiliste, installé depuis 2017 en Moselle, s'impose un planning très chargé pour concilier ses études supérieures et un programme d'entraînement soutenu pour les Jeux de Paris.

Au moment de confirmer le rendez-vous, on avait omis de demander à Jamal Valizadeh comment le reconnaître. Le jour venu, parmi les piétons qui déambulent sur le parvis de la gare de Metz, quelques secondes suffisent à repérer l'athlète de l'équipe olympique des réfugiés, qui concourra le lundi 5 août sur le Champ-de-Mars, dans l'Arena bâtie pour les Jeux de Paris. Son gabarit de lutteur donne un premier indice, mais c'est surtout son pas pressé qui détonne dans la foule. Les deux camarades de faculté qui l'accompagnent, cet après-midi de juin, peinent à suivre son rythme.

Alors que l'échéance olympique approche, le pugiliste n'a pas de temps à perdre et multiplie les entraînements. Une session chaque matin, centrée sur la préparation physique, dans une pièce de son appartement en périphérie messine aménagée en salle de sport. On y trouve cage de musculation, body trainer, banc et haltères. Une autre, chaque après-midi, axée sur la technique, le plus souvent en Allemagne, à Sarrebruck (Sarre), à une heure de voiture de là, dans le club de son principal partenaire de tapis, l'Allemand Etienne Kinsinger.

Ces dernières semaines, il a baissé la cadence – douze séances hebdomadaires, au lieu des quatorze habituelles –, pour laisser son corps récupérer d'une déchirure musculaire qui le fait grimacer dès qu'il tourne le torse.

« Il y a quelques jours, j'avais du mal à respirer, le jour de ma soutenance de master en MIM [pour mathématiques, informatique et mécanique], confie le sportif tendance stakhanoviste. Le prof m'a proposé de reporter l'examen, mais j'ai refusé. Je veux être traité comme les autres. » La remarque ne surprend pas son ami **Oleksandr Stetsenko**, un Ukrainien de huit ans son cadet, rencontré sur **les bancs de l'université de Lorraine, en 2019**. Oleksandr suit le même cursus que lui et l'aide à combler son retard lorsque le rythme devient intenable : « Parfois, il est tellement fatigué qu'il s'assoupit en cours. Il n'arrête jamais. » « Mes vacances, ce sont les stages de préparation ou les tournois », ironise **Jamal Valizadeh**.

« Pour ma famille, mes amis et la France »

Un autre détail, vestimentaire celui-ci, laisse entrevoir le goût du défi de cet athlète né dans la province kurde de Kermanschah, dans l'ouest de l'Iran, au pied des monts Zagros. Son tee-shirt porte l'inscription « Los Angeles », la ville-hôte des Jeux olympiques (JO) qui suivront ceux de Paris. « Ça ne me déplairait pas, de préparer les Jeux 2028 », fait l'intéressé dans un sourire, avant d'ajouter, plus lucidement : « Mais, à 32 ans, je suis plutôt en fin de carrière. »

L'âge, en tout cas, n'atténue pas sa détermination. Début 2023, il a intégré l'équipe des réfugiés composée par le Comité international olympique à partir de sportifs de haut niveau dont le statut de réfugiés est reconnu par les Nations unies. Depuis, il n'a qu'une idée en tête. « Je ne veux pas seulement participer, je veux faire une médaille, insiste-t-il. [Je veux le faire] pour moi, après tous les sacrifices que j'ai dû consentir. Pour ma famille aussi, mes amis restés en Iran ou installés ailleurs dans le monde, et tous ceux qui m'ont aidé. Pour la France, également. Je me sens proche des Bleus, et, dans ma catégorie, ils n'ont pas de qualifié pour les JO. »

Cette médaille qu'il poursuit comme une chimère – l'épreuve des moins de 60 kilos en lutte gréco-romaine est l'une des plus relevées du tournoi olympique – « resterait pour toujours » et ponctuait un long et tumultueux parcours de lutteur en exil.

Pour Jamal Valizadeh, la lutte est d'abord une histoire de famille, dans un pays habitué à pratiquer une forme traditionnelle de ce sport, mêlant culture physique au son du tambour, le varzesh-e pahlavani. « Vers 7-8 ans, je faisais du hand et de la gym, et le soir, je participais à des séances de pahlavani à la maison, comme des jeux entre cousins. Or, j'ai trente-quatre cousins !, raconte le pugiliste. Un jour, l'un d'eux m'emmène dans sa salle de lutte, je vais sur le tapis et je bats le champion régional. Un entraîneur me repère et m'invite à revenir. Je franchis ensuite les échelons jusqu'à décrocher, à 18 ans, ma première médaille nationale. » Le jeune homme sera champion d'Iran à trois reprises, tout en poursuivant des études de biologie dans la grande ville universitaire de Sanandadj.

Episodes sombres

En 2014, au cours d'une manifestation de soutien à la minorité kurde de Syrie, harcelée par les djihadistes de l'organisation Etat islamique, il voit des policiers frapper des femmes et des enfants à Sanandadj. En lutteur aguerri, il met un premier policier à terre, puis un deuxième, avant qu'un troisième le stoppe en lui entaillant la cuisse avec la baïonnette de son fusil. Il est arrêté et jeté en prison. Il y passera deux semaines, obligé de rester debout dans une cellule exiguë, torturé, interrogé sur des actes qu'il n'a pas commis. « Je n'avais pas d'activité politique, mais mes geôliers savaient que je participais à un journal à la fac où l'on publiait des poèmes ou des textes sur les Kurdes. »

Son père obtient sa libération provisoire et lui intime de fuir le pays. « On savait tous les deux ce qui m'attendait. Les personnes arrêtées comme moi étaient condamnées à la prison à partir de fausses preuves. » Jamal commence alors un périple jalonné d'épisodes sombres et de rencontres lumineuses. Après avoir passé six mois sur un chantier clandestin à Téhéran pour réunir les 1 000 dollars exigés par un passeur, il traverse la frontière irano-turque en plein hiver : « On a fait des heures de marche en montagne, dans la neige et le froid. C'était vraiment dur. »

Quelques mois plus tard, le bateau pneumatique sur lequel il a embarqué avec une quarantaine de personnes, depuis la Turquie, dans l'espoir de rejoindre l'île grecque de Chios, s'enfoncé inexorablement. Tous les hommes se jettent à l'eau pour éviter qu'il ne chavire et protéger ainsi les femmes et les enfants.

Cette porte d'entrée vers l'Europe finalement atteinte, Jamal avale les kilomètres à pied, en bus, en train de marchandises ou en camionnette, en direction de l'ouest. Plusieurs semaines plus tard, dans le train qui le mène à Paris, il sympathise avec un voyageur turc qui lui offre des vêtements propres. « Ça m'a aidé à ne pas me faire repérer par les policiers qui patrouillaient et ont fait descendre du train plusieurs Afghans. J'ai débarqué à Paris un 31 décembre au soir. Le lendemain matin, je partais à Calais [Pas-de-Calais], où j'espérais être pris en charge. »

« On a envie de l'aider »

Mais c'est au Mans, sa première ville d'adoption en France – il rejoindra ensuite Angers, où il obtiendra son statut de réfugié politique, puis Metz à l'automne 2017 –, qu'il pousse de nouveau la porte d'une salle de lutte. « Pendant mon exil, je ne pensais plus au sport, j'étais refermé sur moi-même », dit-il. Avec ses oreilles en chou-fleur typiques des pugilistes, il est approché en Turquie par un responsable de club qui lui fait miroiter une place en sélection. Il décline : « Je ne me voyais pas construire mon avenir là-bas. »

Aujourd'hui, Jamal Valizadeh prend ses repères en Moselle, et la lutte ne le quitte plus. La langue française, il l'a apprise « dans les premières salles [qu'il a] fréquentées en France, en enrichissant [son] vocabulaire auprès de lutteurs ». L'appartement au loyer modeste qu'il occupe à Ogy-Montoy-Flanville (Moselle) lui a été proposé par le maire (divers gauche) de la ville, Eric Gulino, ancien arbitre international de lutte, qui a croisé sa route à l'Olympique Maizières-lès-Metz : « Il est très pudique, il ne demande rien, mais quand on voit sa rage de vaincre, on a envie de l'aider. »

« On parle souvent des migrants de manière négative, alors un parcours exemplaire comme le sien, il faut le mettre dans la lumière », poursuit l'édile, qui a fait installer une banderole sur le fronton de la mairie pour soutenir l'athlète dans sa quête olympique.

Jamal apprécie le geste, mais il en convient : sans sponsor ni soutien actif des institutions sportives françaises (il participe à certains stages des Bleus, mais n'a pas d'accès direct à l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance), la bourse de 1 500 dollars (environ 1 400 euros) mensuels qu'il perçoit de la Fondation olympique pour les réfugiés et l'aide de 1 000 euros par an de la région Grand-Est ne suffisent pas à financer sa préparation.

« Sa victoire, participer aux JO »

Pendant trois ans et demi, il a travaillé comme manutentionnaire dans le dépôt régional de Lidl, dont on aperçoit les entrepôts imposants de la fenêtre de sa cuisine encombrée de sachets d'amandes et de pistaches envoyés par sa mère. « Lorsque la fac était fermée pour cause de Covid-19, j'y ai enchaîné jusqu'à quarante-six heures par semaine. Je voulais mettre de l'argent de côté et m'acheter une voiture. » Le véhicule en question s'avère précieux pour les allers-retours à l'étranger.

« Entre le péage, l'essence et le parking, je débourse 500 euros par mois », détaille-t-il, avant de retrouver Etienne Kinsinger dans la grande salle du campus universitaire de Sarrebruck, où s'entraînent une trentaine de lutteurs et quelques lutteuses. « Jamal a une bonne technique et beaucoup d'endurance, confie l'Allemand, qui a participé aux Jeux de Tokyo (2021) mais n'a pas obtenu son ticket pour Paris 2024. Je ne pense pas qu'il sera médaillé, le niveau est tellement relevé. Mais il tient déjà sa victoire, il va participer aux JO ! »

« Il a eu une vie tellement dure, d'autres auraient abandonné, pas lui, retient aussi Eric Cirk, son entraîneur au club de Sarreguemines (Moselle), l'autre lieu d'entraînement de l'athlète. Jamal croit dans son projet olympique, je le laisse dans son rêve de médaille, parce qu'il le mérite. » Un rêve qu'il partage depuis peu avec ses parents. Dix ans après son départ d'Iran, il a réussi à les faire venir à Istanbul, en mai, lors de l'ultime tournoi qualificatif avant les Jeux. « J'étais déjà qualifié, donc dispensé de compétition. On a pu passer du temps ensemble. J'ai besoin de les sentir à mes côtés, et puis, je suis le seul fils de la famille. »

Désormais, son père l'appelle tous les soirs, pour lui rappeler de bien manger et de garder un bon rythme d'entraînement avant le début des Jeux. Si le lutteur n'est pas certain d'obtenir une invitation aux JO pour ses parents, il pourra compter sur la présence, le 5 août, de ses camarades de fac, du maire d'Ogy-Montoy-Flanville, de son partenaire de club et de son coach. « Grâce à lui, je serai sur la chaise d'entraîneur ce jour-là, sur le Champ-de-Mars », s'impatiente Eric Cirk. Quelle que soit l'issue de cette journée olympique, il est sûr d'une chose : « Je remercierai Jamal de m'avoir permis de vivre ça, et je le féliciterai, pour tout ce qu'il a réussi. »